

Alchimie de l'Écrivain en artiste

*

Manifeste



Picasso — L'Homme à l'épée

Antoine Romanet

*Comme cette rue de Prague, qui longe le château, et où Kafka
venait écrire la nuit : elle s'appelait la ruelle d'Or, mais on
l'appelait la rue des Alchimistes.*

Yannick Haenel, *Cercle*

Que l'alchimie imprime aux grands fronts studieux.

Rimbaud

Tu m'as donné ta boue et j'en ai fais de l'or.

Baudelaire

L'Écrivain ne comporte aucune adhérence. Il *désadhère* par nature.

Toute tentative forcée de le compter comme un membre glisse irrémédiablement sur le mur lisse de ses phrases.

L'Écrivain peut aussi bien passer partout que se passer de tout: parti, confrérie, cabale, cercle d'initiés.

Si l'Écrivain survole ces groupes humains c'est qu'il n'est reconnu que par l'œuvre dont il est l'instrument. Son besoin de reconnaissance tend donc vers zéro plus cette reconnaissance s'écarte de la belle œuvre.

L'Écrivain est à lui-même sa propre *alchimie*; il est en soi une Kabbale qui ne manque, la nuit venue, que d'une fine étincelle pour voir le jour. Il sait lire dans les filigranes des pensées comme entre les lignes d'un livre illisible.

On invite parfois l'Écrivain à remplir les pages du bottin mondain. La réponse à cette invitation est contenue dans son nom propre qui ne pourrait être indexé sous quelque forme que ce soit.

*

On reproche à l'Écrivain sa force inhérente qui magnétise les rancœurs. C'est que sa solitude couronnée est sculptée dans un bloc de marbre des plus raffinés de Carrare et elle-même scrutée comme la cible à abattre chez les malades.

*

Le *cercle limité* de l'Écrivain en artiste *est pur* et pour cela son entourage ne saurait le faire appartenir à quelque famille qu'il soit. Dans cette zone-frontière entre la solitude et la communauté, il s'est établi davantage que dans la solitude : sur une île enchantée en

saillie il assaille ses ennemis d'où il forme et foment de nouvelles lignes subversives tendant toutes vers une liberté retrouvée. Tel le funambule des extrêmes, il danse sur une *ligne de risque*, et sur toutes les lignes, plus anciennes, qui la nourrissent.

*

Alors que tous ces anciens amis se sont résignés en bloc après avoir été les chantres assurés de la radicalité *in extenso*, le Scripteur de phrases révolutionnaires ne se démettra jamais face à la société marchande. En athlète-agonistique de fond qui guerroye sur le long court, il est pourvu d'une sérénité à toute épreuve et jouit de ses fines oreilles comme le noble boxeur dispose de sa main gauche. Dans l'absolu comme dans le concret de sa vie, il tient la *servitude volontaire* comme repoussoir absolu malgré que celle-ci facilite dans la coulisse le tissage des liens sociaux de la communauté. Il décline donc poliment l'appel quotidien et continu à l'endormissement psychique national de la masse voulu par la société spectaculaire. Thèse 21 de *La Société du Spectacle* : « Le spectacle est le mauvais rêve de la société moderne enchaînée, qui n'exprime finalement que son *désir de dormir*. Le spectacle est le gardien de ce sommeil. » (Je souligne.)

*

Tout autant l'Écrivain n'est pas attiré par les ersatz de désirs bas de gamme que lui tend cette même société: pouvoir du *vulgum pecus* en manque de tyrannie, odeur de l'argent bien mal acquis dans la quête absolue du lucre, représentation de la vie captieuse dans sa captation sur petit écran — v'là le tableau mirobolant du tout-ensemble ! Mirifiques les perspectives du citoyen coopérant dans la collaboration !

*

L'Écrivain est passé par toutes les maladies de la volonté ; aucune n'était digne d'un seul vers. Ainsi qu'il s'est tourné sans retour vers *un horizon qui ouvre* dont il est l'un des centres. Il s'est soustrait à toutes les prisons sociales en s'extrayant stratégiquement de cet immense *filet* qui en est encore qu'à son début d'extension nihiliste au commencement de ce nouveau siècle dont, sauf rares exceptions, tous les airs entonnent la même ritournelle. Société devenue mère toute-puissante insatiable et hystérique. Ainsi, son propre nom se trouve définitivement déterminé à ne jamais être accolé de quelque sorte que ce soit au commerce de cette société gestionnaire intégrée dans les chères *Têtes Molles* de l'espèce. Le commerce de cette société marchande qui, dans un consentement réciproque, couche le quidam et lui donne les moyens et le désir de se ronger lui-même... Ou plus fidèlement, l'Écrivain a traversé ces déserts peuplés sans se perdre en chemin. Car enfin, dans la lignée du poète en Kabbale Stéphane Zagdanski et selon sa formule prodigieuse : *l'espèce humaine n'est pas son genre*.

*

À la recherche d'un bon sorcier-empoisonneur qui a fait ses preuves pour le transformer en laborieux travailleur l'Écrivain s'est échiné : séances par téléphone, télépathie, rites sociétaux diverses imposés de l'extérieur dès le plus bas âge. En vain. Il a beau s'être essayé à l'assimilation au club des *zombies besogneux* comme les désigne justement Zagdanski, la seule chose qui travaille — qui zéphyrise — chez lui est sa *main à plume* tout en finesse qui vaut bien *la main à charrue*. Il ne cherche pas l'or du temps, il trouve. L'homme ou la femme entouré de lettres lascives ne s'affilie pas au clan coopératif des « serviteurs surmenés du vide » plus ou moins consentant à être utilisés à des fins qu'ils ne distinguent plus dans la buée des forces invisibles du marché. La plus belle des ruses du Diable? Vous persuader qu'il n'existe pas, a dit quelqu'un; et que la main qui règne sur les marchés était tout aussi bien invisible... L'esprit de pesanteur de la société marchande par qui toute chose qui se laisse engrener dans son filet se courbe et tombe immanquablement.

*

De ne pas avoir été *intégré* dans une « grande » École de gestion ou une Faculté en tête du classement alors qu'il en avait la possibilité, l'Écrivain s'en fait une fierté toute personnelle dans la mesure où sa singularité s'en est trouvée préservée. Encore une autre occasion d'échapper à la constitution d'élevage d'une tête amollie dont le seul horizon est la vie affaissée dans la conformité : sélection et élevage en vase clos de la France de demain, futur cheptel incorporé de la pensée calculante asservi au règne du Chiffre. Harnachées les bêtes de somme au K€ par mois, ristourne pécuniaire en contrepartie d'un attelage intensif à une vie marchandable où chaque personne est remplaçable, à la chaîne et au premier couac. Là où l'Écrivain, lui, s'*excepte* par la pensée méditante. Il ne s'*ensemblise* pas dans la meute des *communs élans* aussi bien dirigeante que subalterne et a obtenu ses diplômes en cheminant dans les *universités de Soi* — ce labyrinthe majestueux sous l'œil bienveillant de la Célestina — au sens où Pablo Picasso l'entendait dans le Barrio Chino de sa jeunesse. Les rouages du DFRE (« Dinero fácil, rápido y en efectivo »), malgré le peu de temps que l'Écrivain a à lui consacrer, n'a pas de secret pour lui — son imagination fulgurante n'a aucune peine à se figurer les niches financières si vulgaires et la tendance omniprésente de la logique du profit.

*

Le « Je » de l'Écrivain n'est pas un autre. *On* ne parle pas à travers lui ni à sa place ; il a rejoint ce lieu inconnu d'une violente clarté, impossible presque, qui le fait coïncider avec sa propre parole : une parole qui dessine de nouvelles lignes singulières tendant toutes vers une liberté vécue en dévoilant des richesses inouïes telles les paroles parsemées par le spectre d'Ulysse. L'Écrivain fait jaillir ses mots ailés de ce « puits de magie » dont parle Rimbaud.

Le triomphe dans l'ombre, comme l'indique Zagdanski, est l'opium supérieur de l'Écrivain qui sait en jouir sans en être toutefois directement responsable : sa plume taillée comme un rasoir s'en charge pour lui. N'oublions pas que l'Écrivain est l'instrument de son œuvre, on le prenait pour un *instrument social*, on se rend compte que c'est une partition.

Le savoir-vivre de l'Écrivain = son savoir-lire = écrire. L'équation se transforme à l'infini mais le résultat reste le même à la fin, la vie qui a repris ses gallons dorés se confond avec la

lecture — des Classiques les plus vivants et modernes d'entre les prétendus vivants — et l'écriture qui ne sont que l'avertissement et le revers de la même pièce. Il dispose, à son gré, de la pleine luxuriance et de la richesse de sa langue là où la parole de l'anthropoïde œconomicus se résume à des borborygmes de notation abâtardis tels que AAA, AA+ et AA-.

*

La lecture, chez l'Écrivain, se détache de tout aspect divertissant, de toute activité prescrite par la société ; c'est une opération de magie blanche qui conjure et perce la ténèbre en éclaircissant les arrière-plans du mensonge. Ses lectures sont plus précisément la conséquence de sa façon de vivre là où l'Écrivain met sa vie à la mesure de ses expériences intérieures de lecture ; lecture qui, selon Proust, est l'« initiatrice dont les clefs magiques nous ouvrent au fond de nous-mêmes la porte des demeures où nous n'aurions pas su pénétrer ».

*

Yannick Haenel dévoile, au gré d'un paragraphe qui prend forme d'illumination, que « dans l'instant illimité de la lecture, on est partout et nulle part. C'est une dimension d'effervescence. Les lueurs se multiplient. Les lointains les plus étranges affluent. On a pied dans la mort, un autre dans la vie. La frontière entre les deux crépite, son savoir vous brûle. La lecture, dit Proust, est au *seuil de la vie spirituelle*. Vous allez passez votre vie sur ce seuil, prévient Yannick Haenel, parfois vous serez invité à le franchir, le temps d'une illumination, et alors tout sera bouleversé, même vos lectures. » Plus loin cet auteur tient ce coup d'éclair : « Lire, c'est rallumer à chaque instant l'étincelle sensuelle des phrases, et en jouir. Cette jouissance est illimitée. C'est l'élément même de la littérature », et encore plus loin dans *Le sens du calme* : « Lire à la fois précède le rite, et l'accomplit. Quatre heures, cinq heures, six heures de lecture vous transmettent à l'expérience. Lire vous couronne. Le royaume est sans frontières. »

Par là et sans forcément le paraître l'Écrivain est *mille fois le plus riche, avare comme la mer*. L'enfer ne peut attaquer ce païen. Tenant la vérité, voyant la justice, ayant un jugement sain et arrêté : Il est, si l'imagination le permet, *prêt pour la perfection*.

*

De cette manière, l'Écrivain, dit Rimbaud, dévoile tous les mystères : mystères religieux ou naturels, mort, naissance, avenir, passé, cosmogonie, néant. Il est maître en fantasmagories et a tous les talents : disposition innée de son esprit, génie qui donne ses règles à l'art, inventeur bien autrement méritant que tous ceux qui l'ont précédé... un musicien même, qui est trouvé quelque chose comme la clef de l'amour, et dont les œuvres seront disséquées et cataloguées par les divers spéculateurs de tout bord qui resteront limités au Chiffre des enchères qu'ils leur accolent, receleurs de chefs-d'œuvre qui resteront finalement privés de ces richesses inouïes, des clefs de l'art et de la création poétique. Passer son temps à acheter de l'argent avec de l'art, nouvel enjeu, leur permet en effet de *tuer le temps* lui-même qui au fond les insupporte.

*

Par curiosité il arrive à l'Écrivain de se laisser aller à lire quelques romans placés par la société marchande en tête des ventes histoire de glisser un œil sur l'inclination majoritaire. Loin d'être désespéré par ce constat clinique qu'il en tire, il en vient même à rire sous cape et dans sa barbe (s'il en a une) : l'art du ratage de la vie triomphe dans le peloton des ventes. Ratages en tout genre et déclinés de toutes les sortes, qui, et c'est là où il est possible de mesurer l'ampleur du ravage, est étalé sur le ton jovial dans un contentement de soi qui déplace encore les limites du nihil à des degrés exponentiels : ratage de la vie conjugal, saccage de l'enfance, religiosité d'une sexualité pleine de perturbations au comble de la névrose, abattements divers et variés, résignation dans la quête avortée de la vraie vie (qui n'est pas absente ni un mirage de l'esprit), désespoir à tous les étages, relations tissées entre semblables creuses et ressentimentées, attrait prononcé envers la décomposition biologique, vieillesse difficile et indésirable. Les effluves de la mort obstruent clairement le paysage dans les parages des faiseurs de romans calibrés pour l'industrie du divertissement saturé de sentiments. Qu'à cela ne tienne !, il suffit, dans sa bibliothèque qui tourne sur elle-même, de piocher par hasard une éclaircie qui arrive par enchantement comme contrepoison au ratage général dans le *Journal* de Kafka à la date du 17 octobre 1921 par exemple : « Il est parfaitement concevable que la splendeur de la vie se tienne prête à côté de chaque être et toujours dans sa plénitude, mais qu'elle soit voilée, enfouie dans les profondeurs, invisible, lointaine. Elle est pourtant là, ni hostile, ni malveillante, ni sourde, qu'on l'invoque par le mot juste, par son nom juste, et elle vient. C'est là l'essence de la magie, qui ne crée pas, mais invoque. » Alchimie toute spéciale de l'Écrivain maître en sorcellerie qui fait parler ce *puits de magie*.

*

L'Écrivain aux mille tours ne communique pas, il s'élève dans le renversement des tics et réflexes étymologiques de sa langue maternelle et s'enrichit en retournant les écueils des lieux communs, les clichés de toutes sortes, les phrases mortes auxquelles il redonne vie dans un éternel retour de nouvelles formulations lumineuses, et dévoile les potentialités poétiques révolutionnaires d'un Verbe très ancien et en même temps toujours nouveau qui s'adresse enfin à tous les sens. Il fait œuvre dans ses échanges ce qui relaye les pubards d'une fausse vie qui se prend pour vraie aux confins d'un chant stérile.

*

L'Écrivain agile et précis qui se tient droit ici pourrait continuer indéfiniment à signer de sa plume cette divagation formée sans filet et avec une facilité déconcertante. C'est que l'Écrivain ne travaille pas; il a atteint ce point, dès la naissance, qui défile plus vite que l'ombre de son crayon. Il peut même lui arriver d'égarer une muse qui l'a inspiré sur son chemin.

*

Comme l'écrit avec grâce Sollus Ars, « un écrivain est comme un gitan... Comme un gitan, un écrivain est un perpétuel étranger. Il ne peut avoir une conscience de classe que si son talent est limité. S'il a assez de talent il est à l'aise dans toutes les classes. Il leur prend à toutes et ce qu'il donne est la propriété de tout le monde. »

*

L'Écrivain fait travailler l'ennemi; de cela aussi il ne peut être tenu responsable dans la mesure où il ne consacre aucune énergie à tirer les vers du nez de son adversaire qu'il a souvent eut tendance à surestimer. En vain. L'adversaire se met en marche tout seul. L'Écrivain l'aiderait presque si la volonté de l'ennemi n'était pas de se nuire lui-même.

*

L'Écrivain est intact, il est sauf et à la limite est toujours prêt à jouer avec une nouvelle forme qui voudrait le coucher. Il a libéré la part d'indestructible enfouie au plus profond de lui-même et étend son domaine de l'indemne, large paysage : il est avant tout un *saint pour lui-même*. Il tient ferme sa couronne et ne cède pas sur son désir.

*

L'espace, l'intervalle libéré de vérité suffisamment atteint par l'Écrivain — dans son âme et son corps — laisse désormais ce libre déploiement de phrases moirées, ce miroir d'une littérature élective et à venir qui reflète une tentative aboutie et réussie de vivre sa vie de manière puissamment poétique au cœur même du ravage. De ses particularités, tel Kafka, il tire ce vrai bénéfice qui en fin de compte s'exprime par une durable confiance en soi. Qu'en tant que pêcheur non repentant peut-être mais sincère, il a reconquis la bonne enfance et, — c'est ce qui importe le plus — *la libre enfance*. Temps éternel de l'enfance. À nouveau un appel de la vie. Tout ses choix, depuis son commencement, sont aiguillés par l'appel d'air vif de ce qui se déploie encore de libre, un coup de vent qui tend toujours vers une liberté vivante et fructueuse que plus personne ne semble vouloir à son plus grand étonnement.

*

Qu'il y ait la crainte, le deuil et la désolation sur la terre, l'Écrivain, dans les traces de Kafka, le comprend encore mais dans la mesure seulement où ce ne sont là que des sentiments vagues, généraux, communs, qui errent à la surface. Quant aux autres sentiments, — depuis le temps que l'enfumage sentimental déchaîne l'espèce ! — l'Écrivain les nie. Ce que nous nommons tels ne serait qu'« apparence, fable, mirage de l'expérience et de la mémoire » prend le temps de nous dire K.

*

L'Écrivain fait défiler ces mots à brûle-pourpoint : son crayon accélère au carré à l'exemple de ce petit traité à la diable et tout à l'oreille qui s'écrit à fond de train au gré de sa bille d'encre.

*

L'Écrivain ne fait aucun effort, n'en fera jamais; c'est que l'écrivain est un dissident de la première heure qui ne s'assoie jamais à la même table.

*

Un iPad mini retrouvé dans la tombe d'une momie égyptienne ne l'étonne pas plus que *la rencontre fortuite d'un parapluie et d'une machine à coudre sur une table de dissection*; tout anachronisme notable ne le rend guère plus sceptique dans la mesure où l'Écrivain qui a fait valser ses premières lettres scintillantes avant de créer l'Univers est le même en tout temps

*

L'Écrivain n'est pas comme ce Créateur qui a laissé un cheveu traîné dans un bordel. Son passage est aussi fulgurant qu'il ne laisse aucune trace.

*

L'Écrivain du Moyen Âge a du mal à retranscrire son *stock d'études* propre sur le réseau social matriciel ou sur Facebook. Aussi, il aime son stylo et n'a pas besoin d'une machine qui ne peut de toute façon pas reproduire ses pages à l'identique.

*

Inutile de préciser que l'Écrivain édite lui-même *in vivo* ses ouvrages en les couchant sur le fond blanc de sa page, elle qui ne demande au fond que ses caresses. Si l'Écrivain ne timbre pas ses lettres, c'est qu'il n'en passe pas forcément par un service postal pour faire acheminer son courrier : il est en contact rapproché avec Hermès *aux sandales ailées*.

*

L'Écrivain se lasse très vite de la réaction prévisible de ses soi-disant contemporains. C'est que l'Écrivain n'est pas du genre à se coltiner les caractérisations biologiques du genre humain et préfère de loin la constitution chimique d'une mouche bleue ciel qui elle au moins sait virevolter en voletant.

*

L'Écrivain vampirise tout sur son passage, rien ne lui échappe; pour lui tout se perd, tout se crée, tout ne se transforme pas. La constitution de son monde ne se réduit pas aux atomes C-H-O-N bien qu'il lui arrive de les fumer dans cet ordre.

*

Il a pu déambuler, dans le sillage d'Artaud et en coup de vent, par l'Hôpital. La folie prenant alors la forme d'un de ces mille masques, l'Écrivain a opéré un long, immense et raisonné *dérèglement de tous les sens* — sorcellerie propre au Poète voyant ; et comme l'acteur qui quitte son rôle en sortant de la scène, de ce petit théâtre de psychotiques plus fous et brillants les uns que les autres il s'est déplacé, lui semble-t-il, dans un hôpital bien plus ample à sa sortie. Ainsi et aussi bien que Rimbaud, « aucun des sophismes de la folie, la folie qu'on enferme », n'a été oublié par l'Écrivain : il pourrait les redire tous, il tient le système. Toute morale qu'on lui entonne n'est pour lui que *faiblesse de la cervelle*.

*

L'Écrivain finalement n'a pas de fin, il ne prévoit pas, n'envisage pas non plus l'avenir sur une base calendaire; son disque n'est pas un programme à renouveler ni à planifier. Il feint de se trouver en 2013 tandis que son calendrier dionysiaque indique l'an 125 : l'*Ère du Salut* — échappant par là même à tous les trafics financiers et échanges calibrés en valeur chiffrée. Il peut tout aussi bien se trouver en 1434 qu'en 5773 rejoignant par là même ses frères descendant d'Ismaël et d'Isaac. C'est que la vie d'un Écrivain est une composition musicale de tous les instants s'échappant de son enveloppe corporelle, tombeau de l'âme qui lui sert d'outil affiné à sa guise : le paradis est où vit son corps, ici-bas.

*

Les dieux sont là, toujours à ses côtés, est une des formules de l'Écrivain qui sait la vivre. Son blason redoré et emprunté à Zag ? *Non serviam*. L'illusion n'est pas une étiquette que l'Écrivain porte puisque lui donnant son sens dans l'entrée du dictionnaire, celle-ci peut se confondre avec lui.

*

L'Écrivain n'a pas besoin de lecteurs, n'en a jamais eu besoin d'ailleurs contrairement aux faiseurs de *romans* — « produits agréés » courants comme le prévoyait déjà Mallarmé — *qui s'accroupissent aux étalages* de tout rayon respectable : jérémiades, embarras sexuel et autres plaintes à la pelle. Dans sa tour d'ivoire et en parallèle à ce temps maudit, il abandonne son esprit à tout son libertinage : ses pensées, ce sont ses *catins*. Toutefois, l'Écrivain admet la possibilité d'un lecteur enhardi qui deviendrait momentanément féroce comme ce qu'il lit.

*

Si l'Écrivain ne fait pas sa propre publicité c'est que son art — l'art suprême —, est pour lui une prostitution singulière infiniment supérieure à la vanité blessée de se faire reconnaître par le gros Animal envoûtant dans sa viscosité qu'est la société.

*

L'Écrivain est passé par toutes les sortes de fêtes possibles et imaginables des grandes villes et y passent encore à son gré. Il a commencé par les quais de Saône dans la capitale des Gaules où il trouvait que les établissements qui accueillait le gentil gitan et qui fermaient tous les six mois pour divers blanchissements d'argent roi avaient tous un charme au sortir de l'adolescence. C'est que l'Écrivain est comme un poisson dans l'eau dans le monde de la nuit qui parfois s'octroie un vol au-dessus en plein jour.

*

Il lui est encore arrivé, lors de ces soirées pleines de *nihil*, d'arracher un feuillet de son mini carnet de notes, de l'enrouler en paille et de tirer une ligne accompagné de ses complices, de multiple rails dans la même nuit. Et, au petit matin, de croiser un porc en laisse aux sortir d'un nightclub select que tirait sa maîtresse endormie, affublée d'une tenue sadomasochiste.

Vous pourrez distinguer son ombre enveloppée de quelque *liqueur d'or* qui fait suer — et s'il faut sortir, revêtons donc nos combinaisons d'alcool ! — chez Castel, au Baron, au Select Bar, dans les brasseries-bars anonymes le plus souvent car, le fait est avéré, l'Écrivain n'a pas l'habitude de régler ses cotisations pour devenir membre de ces différents cercles nocturnes ni n'a besoin de place sociale rémunérée et cataloguante — ce qui le limiterait dans les bacchanales imprévues qu'il inspire par sa présence libre et suggestive qui subjugué et enivre —, ni n'a de parrain pour l'y faire admettre. Aussi bien, l'Écrivain ne paye plus son costume luxueux de sortie au grand dam des yuppies et autres riches affairés du vide pressés et prêts à tuer père et mère pour en être. Sous couvert de subvenir aux besoins d'une nichée familiale, sempiternelle excuse et raison tirée jusqu'à la corde ; le jeune quidam qui en est déjà aux désirs vulgaires du propriétaire, hanté qu'il est par la laborieuse activité monnayable, s'entête.

*

L'Écrivain en surface n'est pas démasquable, et au fond ses masques qui se multiplient à l'infini débouchent sur une brume bleutée qui à l'occasion fait trembler celles et ceux qui ont tenté de dévoiler ce voile de mystères. *Larvatus prode* : la devise de Descartes qu'il a fait sienne : l'Écrivain avance masqué.

*

De temps en temps l'Écrivain rejoint ses complices dans un hôtel particulier mystérieux de l'île Saint-Louis au beau milieu de Paris entre les bras de la Seine — celui là même fréquenté par les seuls affiliés du Club des Haschischins — afin de faire tournoyer autour d'une table et

dans les airs tourbillonnants les aphorismes que Kafka a tracés dans sa retraite de Zürau. L'un de ses aphorismes qui s'enroulent sur eux-mêmes accompagne encore celui qui le parcourt :

*Le buisson d'épines est le vieil obstacle sur ton chemin.
Si tu veux avancer, il doit prendre feu.*

*

La vie de l'Écrivain est organisée militairement sans que rien n'y paresse. C'est qu'il tient de l'agent secret sans emploi prédéfini.

*

L'Écrivain est toujours seul ou accompagné de lascives et charmantes bacchantes lors de ses sorties furtives : *Il laisse du vieux Platon se froncer l'œil austère.*

*

L'Écrivain se déplace en taxi, ne l'appelle pas, le croise en maraude.

*

L'Écrivain n'a d'héritage que le talent de faire courir son épée sur des feuilles d'or au sein de sa tour d'ivoire aimantée des déesses.

*

L'Écrivain aime tant l'argent qu'il le jette par les fenêtres pour mieux s'en détacher ce qui l'amène à chanter dans une pauvreté prodigue.

*

Alors que les homoncles mâles s'entretient à essayer de captiver ces demoiselles voluptueuses, l'Écrivain lui les *capte*.

*

Les courtisanes les plus magnifiques de Paris ont introduit son 06 ou son 07 dans leur moyen de communication principal sous pseudonyme afin de le joindre au hasard d'une pleine nuit de luxuriance aux *larges tranches de temps* — oui, magnifique la luxure. La gratuité du divin Dictérion fastueux — appartements haussmanniens ou hôtels particuliers parisiens — qui lui entrouvre ses portes, sous l'effet de ses paroles ailées et pour lui seul, n'a pas de prix. Lors de ces envolées nocturnes, sur son revers de veste, est imprimée cette sentence légère et profonde de Malherbe :

*Au-dedans ce n'est qu'artifice,
Ce n'est qu'artifice au-dehors.
Ôtez-lui le fard et le vice,
Vous lui ôtez l'âme et le corps.*

*

L'Écrivain, s'il est un tantinet sourcilleux, s'arrêtera interloqué sur les deux traductions — toutes deux lumineuses soi dit en passant — proposées en français du *Journal intime* du dandy distingué Franz Kafka à la date du 10 avril 1922, et lit, en bon philologue qu'il est : « Jeune garçon, j'étais innocent, (aussi) peut intéressé aux questions sexuelles [...]. Les femmes qui, dans la rue, me paraissaient les plus belles et les mieux habillées, dussent être *de mauvaise vie*. » Je souligne dans la traduction de Pierre Klossowski et non pas « dussent être mauvaises » comme le traduit Marthe Robert. Quoiqu'il faille un sage germanophone qui puisse le lire dans le texte pour trancher, je suis personnellement prêt à miser gros avec le lecteur courageux de ces lignes pour *de mauvaise vie*, grosse grosse différence de sens et gros dilemme de traduction pour l'Écrivain-lecteur un tant soit peu pointilleux qui pourrait bien l'empêcher de dormir quelques nuits tant l'enjeu lui est crucial ! Une question fondamentale que tout un chacun devrait impérativement se poser pour la pérennité de sa luxuriante sexualité ! Je lance donc un appel public, un appel solennel à faire un acte d'ordre hautement civique aux bienheureux lecteurs : âme charitable qui lit Kafka dans le texte, je t'invite à me contacter par la Malle-Poste, ou bien par courriel, voire même par pigeon voyageur si cela te sied mieux afin de me dévoiler ce mystère qui profondément m'agite ; ainsi si mes lectures alchimiques convergent, la lecture ciblée du *Journal* où Franz Kafka se délecte de la présence de péripatéticiennes au gré de ses promenades inspirantes à Prague et qui me fait penser que je vise juste (et qui pourrait me donner raison le cas échéant) n'aura pas été une vaine intuition dans mon parti prit intime sur le choix de la traduction la plus harmonieuse.

*

Pendant que tout *salarié surmené du vide* se baigne dans le fleuve mondial contaminé du

Time is money,

du *Money is green,*

du *Money can buy money,*

le Temps immémorial et inévaluable de l'Écrivain lui ne travaille pas et c'est en cela que son temps éclatant, qui n'est pas celui que l'on impose ni celui que l'on dit, fait signe vers une fugue céleste entraînant dans sa spirale une jouissance infinie. Il se dégage des *humains suffrages*, des *communs élans*. Il vole selon... et *a le suffrage à vue*. Sa devise héritée de Casanova dans ses temps libres : *Sequere Deum*, « Suivre le dieu », à l'instinct, il opte pour le divin de l'instant, la chance, l'occasion, le hasard, la rencontre : tout son être est invité à saisir *l'instant de l'instant* comme l'indiquait Bernard Lamarche-Vadel. Un temps nouveau glissant sur lui-même s'ouvre alors à l'homme-plume. En tenant ferme sa couronne, il ne cède pas sur son désir et au contraire, il suit ses sillons sans sourciller. Dans des fulgences détonantes, il arrive jusqu'à la déesse *Vérité*, au cœur d' « Alètheia bien arrondie » comme le traduit un des

rare arpenteurs de ces contrées Gérard Guest, dans le même char que Parménide. On a pu le prendre pour le fils de l'Homme dans des temps reculé pendant qu'en privé, ce messie métamorphosé s'est détourné de son devoir. De quel désert est entourée la netteté de son génie ! Le désert a beau croître : *là ou croît le péril, croît aussi ce qui sauve.*

*

L'Écrivain ici-bas — qui a entendu toutes les familles d'Occident qui tiennent tout de l'Humanisme éculé, de l'universalisme pondéreux —, comme son illustre aîné, *a horreur de tous les métiers* et dans ce sens : *maîtres et ouvriers, tous paysans, ignoble.* Être un homme utile, nouvel hypnotique du peuple, tout aussi hideux. Au fil du mauvais sang qu'il a brassé et qui coule dans ses veines, l'Écrivain songe donc toujours à *une Guerre* — du goût —, *de droit ou de force, de logique bien imprévue.* En tout cas, à un *combat spirituel* sur le long court : *c'est aussi simple qu'une phrase musicale.* Son viatique inspiré du noir sublime de Kafka se décline de la sorte (je souligne) :

« Comme je ne suis rien d'autre que littérature, que je ne peux et ne veux pas être autre chose, mon emploi ne pourra jamais m'exalter, mais il pourra fort bien me détraquer complètement.

Tout ce qui n'est pas littérature m'ennuie et je le hais, car cela me dérange ou m'entrave.

Une fois obtenue la connaissance de la *création poétique* qui signe le maximum de possibilités de *vraie vie*, rien ne peut plus échouer ni sombrer.

Comment toute chose peut être dite, comment pour toutes les idées qui viennent à l'esprit, pour les idées les plus étrangères un grand feu est préparé où elles disparaissent et ressuscitent.

Toute cette littérature n'est qu'assaut livré à l'extrême frontière de ce monde et elle pourrait [en assouplissant le poignet] facilement développer une *nouvelle doctrine secrète*, une *nouvelle kabbale.*

Cela arrivera, que tu le veuilles ou non...

J'ai puissamment assumé la négativité de mon temps que dans une certaine mesure j'ai le droit de représenter. Pas plus à la maigre positivité qu'à l'extrême négativité qui se retourne en positivité, je n'ai eu de part héréditaire.

Pas plus que je n'ai été introduit dans la vie par la main déjà débile du christianisme, je ne me suis accroché au bout du taleth d'Israël qu'emporte le vent.

Bref ce reproche se retourne comme un poignard contre la société tout entière et nul, je le répète, nul n'est tout à fait sûr que ce poignard ne le menace un jour de devant, dans le dos ou de flanc.

Voici, le monde s'est laissé battre par moi.

Je suis un terme ou un commencement.

Je suis une mémoire devenue vivante. »

*

En rentrant au crépuscule d'une journée pleine d'ombres et sur le frontispice d'un temple de Delphes très spécial fréquenté par les rares élus de l'art, l'on peut entrevoir cette gravure lumineuse et sévère luisant sur un fond obscur :

*Toi qui entre, sache qu'il n'est pas donné à quiconque
d'aborder les extrêmes,
dans un sens, comme dans un autre.*

*Faiblesse ou force : te voilà, c'est la force.
Tu ne sais ni où tu vas ni pourquoi tu vas,
Entre partout, réponds à tout.
On ne te tuera pas plus que si tu étais cadavre.*

*

L'Écrivain qui tend seulement à *devenir ce qu'il est*, à *être ce qu'il sera*, ne se laisse pas briser par la limaille d'aigreur et d'envie rentrée qui l'entoure, ce jaloux sérail incapable d'être lui-même... ou d'être tout simplement, de se voir comme il paraît au gré des vicissitudes d'une existence saturée par la misérable poétique qui lui est faite. Mais enfin que reproche-t-on donc à ce dandy supérieur ? De n'être pas enlacé à la *légende douloureuse* ? De n'avoir aucune part dans le *Capital ressentimental* de l'espèce humaine ? D'être le principal élu garant de la maison incandescente de l'*être* ? De soulever plus de terre avec ses paroles ailées qu'un fossoyeur ne peut le faire ? De ne pas s'être précipité sur une existence assommante, ronflante et programmée d'avance hantée par le désir triangulaire du sempiternel *Patrie-Travail-Famille* ? — éculée la plaisanterie du sort commun ! C'est sans nul doute un peu de tout cela qu'on lui reproche... Son horloge biologique n'est pas réglée sur les mêmes ondes voilà tout. Détraquée sa pendule railleront les affairés faiseurs de lazzi à son encontre. Mais encore une fois, son *temps ne travaille pas*, c'est pour cela qu'il lui est favorable. Il sait accueillir et se rassembler dans un vide qui libère et désenclave des attaches qui entravent pendant que ses contemporains s'égosillent dans les occupations et les divertissements spectaculaires jusqu'à la plus profonde décérébration essayant de colmater par là même le vide existentiel qui est le leur et ce à tout prix.

*

Comme les Faunes à la figure joyeuse, l'Écrivain n'est pas immortel, mais ses joies cachées et ses divins plaisirs expérimentent ce qui est éternel. Ces premiers paraissent à première vue de forme humaine. Ce sont en fait des demi-dieux, à couronne de cyprès.

« Le grec *póntos*, quant à lui et comme l'indique le voyageur du temps Marcelin Pleynet, désigne un chemin qui n'est pas un espace à parcourir. Non tracé d'avance, il a des détours imprévus [que l'Écrivain emprunte] et peut varier avec celui qui le parcourt. C'est un franchissement à travers une région inconnue, la route à ouvrir là où il n'existe aucune route. » Les rares candidats rhapsodes qui s'y risquent ont coutume de le décliner dans ces termes :

Tache de poursuivre ton chemin unique et tu m'auras suivi.

*

Depuis que l'Écrivain a ouvert une brèche dans le chaos du nihil qui l'environne, ses *comprimés de vie* affluent de toutes parts. Alors que le discours qu'on lui impose et oppose donne sur une cloison, que ces paroles de vent se résorbent dans un cul-de-sac, l'Écrivain aux mille tours découvre et dévoile les issues de secours. Il a l'issue facile — qui ramifie ses lignes — comme la porte qu'il a du regarder et prendre de nombreuses fois dans sa courte carrière d'élève non modulable et de salarié réfractaire. Indocile, insoumis, objecteur de conscience, mutin, séditieux fortuit et plutôt déserteur dans l'âme, l'Écrivain admet volontier que l'on puisse penser à lui et le désigner en ces termes mais il ne peut être flétri de la *qualification de poseur*. Pendant que l'impasse obstrue les phrases branlantes des communicants, ses mots à lui ne plient pas au cours du Temps — lequel incline le vitrail d'insignifiance maintenu par le sérail du spectaculaire intégré et le réduit à néant. Ainsi toute la myriade des subalternes arraisonnés et qui se suivent s'amenuisent dans un bien triste spectacle dont l'axiome intégral se présente tel quel :

Tout blablateur, fait de tous les blablateurs
et qui les vaut tous et que vaut n'importe
quel fumiste de la communication intégrante.

*

En peu de mots et face au déferlement du phrasé enlevé de l'Écrivain aux mille ressources, la peau de chagrin amincit des diseurs de rien s'enlise dans une fatuité abyssale jusqu'à l'aridité friable qu'accumule une simple pelure d'oignon.

*

L'Écrivain élu par la parole ne s'attaque pas directement aux personnes mais à l'usage, au traitement que l'on inflige au langage, à la sorcellerie noire qui opère à même et de toutes parts sur la parole dans toutes les diverses sphères de l'existence. Il s'achemine vers une parole singulière impersonnelle qui écarte ce qui en soi empêche la possibilité qu'un chemin

se libère en faisant un pied de nez au *moi haïssable* dont se défie Pascal. Ses phrases ont le pouvoir de faire resurgir tout un panel d'illustres auteurs d'outre-tombe — il est maître en résurrection. Sa vie se laisse entrevoir fugitivement comme une énigme, un labyrinthe — à travers la voix et l'intonation sans origine qui le traverse et qui n'est autre que la voix de la littérature elle-même. Il a atteint le point difficile d'une *singularité impersonnelle* qui évite l'écueil du nombril.

*

L'Écrivain en passe de le devenir, qui commence à être ce qu'il est, écrit ces paragraphes à la diable ou bien prend son temps afin de figurer un ou deux détails de style ; il s'accorde à amplifier son phrasé — en tentant d'attraper « la note » — à la mesure des génies qu'il encense en revêtant ses lignes de toute la magnificence de sa langue.

*

Dans le sillage des phrases séduites par Yannick Haenel comme on charme un serpent, l'Écrivain ne raconte pas sa vie. Il est à la recherche de ces instants qui, précisément, ne se racontent pas, où le temps se met à glisser hors de ses gonds. Dans cette ligne risquée du temps, il cherche un lieu qui n'existe pas dans l'espace et qui s'ouvre par la parole. Ce lieu sans attache s'accorde à la naissance de la poésie : « L'existence prend alors la forme d'une extase ; elle tourne sur elle-même et vous illumine. Pour une heure, une journée, le temps d'un éclair, vous surgissez du cadre — votre vie se dégage. Vous n'avez plus d'attaches : ni père, ni mère, ni pays — aucune identité. Vous n'appartenez plus, nous prévient celui qui sait se recueillir dans *le sens du calme* : c'est une joie. Écrire consiste à faire parler ces instants de foudre. »

*

L'élection de l'artiste-Écrivain irradiant de noblesse, tout comme l'aristocratie de toute sa personne, ne dépendent nullement d'une caste sociale ni d'une noblesse de privilège, de nouveaux riches ou de stars du Spectacle intégré. C'est une noblesse là où « il n'y a pas de limite à la noblesse », dit Valéry Larbaud, celle dont les esprits libres libérés de « l'instinct de troupeau », des fixations de la plèbe du haut comme celle du bas, jouissent d'une pleine intensité. Le mot décisif de Manet pour désigner ce privilège, le voilà : « L'art est un *cercle*, on est dedans ou dehors, au hasard de sa naissance. »

*

De même que Giacomo Girolamo Casanova, rien ne pourra faire que l'Écrivain ne se soit amusé. De sa joie de vivre résurrectionnelle, dont jouit un esprit de génie généreux tel Stéphane Zagdanski, il sent et expérimente qu'elle est immortelle. Pareille à un fleuve : rien n'arrête son cours. De la gaieté au sein même du monde prétendument intellectuel ? Chose plutôt rare et donc exceptionnelle dans notre vieille nation ! Le large panel de désirs vivifiant

qu'il accueille sont d'autant plus forts qu'ils naissent de cette joie indestructible, filant vers ce *grand beau temps* à travers les vicissitudes de l'existence. Sur un seul critère l'Écrivain peut être mesuré : il vaut ce que valent la clarté de ses plaisirs tout comme son âme se mesure à la tenue ferme du désir — l'essence de l'homme — qui l'inspire sans faiblir. Il honore, en fin joueur et par sa verve si raffinée, les puissants charmes de ces petites femmes qu'il a su intriguer pendant que d'autres s'essayaient vainement à les intéresser. Ainsi de nombreux soirs, il a assis la Beauté sur ses genoux. — Et il ne l'a pas trouvé amère... Le plus beau des courages qu'il place en tête ? Sans aucun doute, celui d'être heureux.

*

Tout comme l'illustre auteur des *Poésies*, l'Écrivain « remplace la mélancolie par le courage, le doute par la certitude, le désespoir par l'espoir, la méchanceté par le bien, les plaintes par le devoir, le scepticisme par la foi, les sophismes par la froideur du calme et l'orgueil par la modestie ». Il étend la joie, retranche autant qu'il peut la tristesse : après temps d'années vécues à voyager et à se perdre gaiement dans les arcanes du Temps, l'Écrivain a découvert le bonheur, il connaît le chemin, il a trouvé l'issue de ces milliers d'années de labyrinthe.

*

À chaque jour qui passe un cortège d'extases transporte l'Écrivain aux mille détours ; arpentant la Capitale en étranger, il s'arrête par un attrait mystérieux en des lieux qui lui servent de repère au gré de ses errances. C'est en longeant par exemple le Quai au Fleurs pour traverser l'île de la Cité qu'il tombe sur cette plaque pleine d'énigmes, posée sur la première façade des hôtels particuliers qui bordent le fleuve, aux intonations kabbalistiques :

*Celui qui a été ne peut plus désormais ne pas avoir été :
désormais ce fait mystérieux et profondément obscur
d'avoir vécu est son viatique pour l'éternité.*

*

Ce voyageur du temps aux semelles de vent a besoin de se rendre là où gît l'auteur du *Manifeste du surréalisme* pour voir de ses propres yeux l'épithète étincelante gravée à même la pierre et se rappelle que l'Écrivain ne transige pas avec les trois causes qu'il embrasse au départ et qui sont la *poésie*, l'*amour* et la *liberté* ; et malgré les déboires que la vie lui inflige comme à tout autre, cette pleine souveraineté suppose, dit Breton, « le maintien d'un certain état de grâce », d'une santé supérieure qui lui permette d'affirmer que ces trois causes ne lui ont apporté aucune déconvenue et que son orgueil serait de n'en avoir pas démerité. Que vaut tout l'or des banques face à une telle destinée ? L'or en question n'est-il pas le secret de la parole poétique enfin retrouvée qui soulève plus de terre qu'un fossoyeur ne le peut ?



Tombe d'André Breton au cimetière des Batignolles

Que la Société du brouhaha marchand, que cette Société de mercantis anxieux dans l'affairement se regarde telle qu'elle est : un immense *filet* qui a enterré toute possibilité qu'une parole vivante naisse en recouvrant cet événement potentiel — qui malgré tout aura lieu et prendra des chemins de traverse — par le blabla incessant de la communication utilitaire, par le bombardement d'informations en continue. Désir du gros Animal social de dévitaliser cette parole pour mieux asservir ceux qui sont appelés à la porter et revivre à travers elle ; c'est en s'attaquant à la parole soumise désormais au règne de la gestion marchande qu'on tient sous son joug les corps vers la mort, qu'on exproprie toute vie du quidam. La liberté concrète se mesure au nombre d'entraves que peut contenir une parole. L'Ecrivain-poète est devenu prince en désensorcellement, en *désentravement*, par une longue

et dure étude expérimentée de ce qui maintient dans la gangue des attaches et des liens qui aliènent. C'est par une fine alchimie, détachant la parole de toutes les volontés mortifères ayant pour seul horizon la main mise de la pensée calculante sur la langue réduite au strict usage utilitaire de la communication et du rassemblement intégrant, qu'il opère. Un livre donne à faire cette expérience salutaire de la parole. Ce livre est *Acheminement vers la parole* de Heidegger. Quelle note préliminaire en donne le traducteur ? François Fédier prévient : « L'expérience que demande le présent livre n'est autre que l'*expérience de la pensée*. » Il ajoute que « pour nous autres, encore maintenant, il s'agit donc avant tout d'*écouter* ». Dans le premier texte *Die Sprache*, Heidegger dit que « c'est bien la parole qui rend l'homme capable d'être le vivant qu'il est en tant qu'homme ». Un peu plus loin, il met en garde sur le fait qu'il est plus scabreux encore de parler de la parole qu'écrire sur le silence. Il ne tente pas ici de capturer ni de réduire la parole en la fixant dans des représentations figées. Encore moins essaye-t-il de ramener son essence à un concept qui en donnerait un « avis universellement utilisable, une idée qui calme les esprits ». Pour suivre le déploiement de la parole, son « bruit de source », Heidegger délaisse l'entendement, instance du calcul, mis en condition par la logique. Se mettre à la mesure de la parole demande un recueillement qui s'agite sans cesse sur lui-même, un rassemblement sur soi qui coïncide avec un saut, le saut de l'origine. Ainsi est-il dévoilé que rien n'assoie la parole ni que cette parole n'est un fondement pour autre chose qu'elle-même. Se hisser à son seuil plonge celui qui en fait l'expérience dans un abîme. Cet abîme ne signifie pas que celui qui s'y risque se perde dans le vide d'une chute. Heidegger précise que « c'est vers le haut que nous sommes jetés, dont l'altitude seule peut ouvrir une profondeur ». Il remarque aussi que depuis deux mille cinq cents ans, toute la tradition qui s'en est fait des représentations a raté ce qu'elle avait de plus ancien et donc que ces représentations ne mènent jamais à la parole en tant que parole.

*

Certains samedi d'hiver, entre chien et loup, l'arpenteur des lettres s'enquiert de se rendre dans cette petite salle discrète rue Chevreul, dans les environs du quartier du Montparnasse. Ouverte à un cercle limité qui ne fait pas communauté et qui conjure joyeusement et périodiquement le nihil ancré au plus profond commencement de la métaphysique occidentale, il assiste aux investigations d'une phénoménologie de l'extrême à la limite du pensable pour reprendre le chemin de Parménide. En se rendant à ses séances qui tiennent de l'initiation à ce qu'il y a encore de plus intact, de plus indestructible au mépris du nihilisme de l'hypermodernité dans lequel l'époque s'est jetée corps et âme, il ne peut pas ne pas s'arrêter un moment devant la statue massive de Rodin survolant le carrefour Vavin pour méditer un court instant ; l'Arpenteur salue donc en passant ce Balzac inébranlable et la comédie humaine qui l'entoure, et n'oublie pas que ce même carrefour a vu naître une *brève attaque du vif* qui s'étend encore et n'a de cesse de se renouveler non loin d'ici dans ce mystérieux café, Le Select, où siège un nouveau Diogène : une infaillible *tête en liberté*.

*

Tour d'ivoire - Il n'est pas nécessaire que l'Écrivain sorte de sa maison. Il reste à sa table et écoute. Il n'écoute même pas, il attend seulement. Il n'attend même pas, il est absolument silencieux et seul. Le monde viendra s'offrir à lui pour que l'Écrivain le démasque, ce premier ne peut faire autrement, extasié, il se tordra devant lui.

*

L'Écrivain se mesure, en définitive, au degré de liberté concrète qu'il a pu dégager de par son œuvre d'une part, mais aussi de par la destinée que cette œuvre d'une vie a permis d'ouvrir dans son existence propre. En prenant le somnambulisme humain à revers — ce dernier n'ayant même plus l'accès aux instances qui le confine à un rapetissement toujours plus prononcé d'un possible destin —, il retourne la négation de vie devenue aveuglement de ce qui l'entoure et l'inverse en puissance renouvelée, en force de frappe précise, lesquelles permettent d'ouvrir un passage là où il n'y avait nul passage vers ce qu'il y a de plus intact ; une brèche alors est percée, laquelle permet de rejoindre ce qui ressemble le plus à une littérature vécue prenant sa source dans ce qui peut encore jaillir du domaine de l'indemne ; une littérature vivante qui se tire d'affaire et malgré les attaques, se maintient sur la crête du sain et sauf. Qui, de nos jours, pourrait encore s'imaginer une vie exclusivement dédiée, entièrement consacrée à l'avènement d'un dire poétique nouveau ? Qui serait à même de goûter cet événement majeur dans ses conséquences ? Qui est à la mesure de cet heureux accueil que l'Écrivain n'attend plus ? J'entends déjà les lazzi des employés du temps programmé fusés : et les débouchés alors tu y as pensé au moins ?, choisis donc l'avenir certain !, enjoins-toi à nous dans la cohorte de la France de demain ! Un constat clinique s'avère néanmoins nécessaire : le cadavre de la littérature donne l'aspect de s'être augmenté de quelques rides encore, certes. Mais malgré les aspirants au pire qui participent avec une réelle ténacité à la mise en bière de ce qu'il reste de plus vivant dans la littérature, malgré la mise en bouteille forcée de toute vie amenée à s'aplatir dans une destinée qui tient tout du nihil-naturalisme le plus désolant, un bond hors du rang de la résignation est toujours possible pour ceux et celles qui s'y tiennent prêts, prêts pour un saut hors du club des serviteurs volontaires de la vie appauvrie. Ce pas de côté, il se love dans une danse qui n'esquive pas le pire mais le traverse, indemne. Salvatrice cette percée. À titre personnel et à l'aube, en prenant un double café bien serré, mes journées se préparent par l'éblouissement qu'une certaine alchimie bien dosée peut procurer. Ainsi, ensorcelé par une magie marmoréenne, je lis dans *Les joies de mon corps* qu'il est possible d'échapper à la « communauté des mœurs philistines ». Je lis aussi que la libido vulgaire de toute volonté de pouvoir est la chose la plus répandue au monde et qu'il y a cependant un grand pouvoir qui se détache de tout désir de rabaisser, de dominer son prochain (activité somme toute si récurrente dans la communauté des semblables). Que la vie et l'œuvre d'un auteur tel que Nabokov puisse faire signe vers une telle distinction — que Stéphane Zagdanski nomme avec finesse *le triomphe dans l'ombre* et dont il participe — amène le jeune lecteur, dans l'époque renouvelée du pessimisme peureux quant à une littérature vraiment vivante, amène donc le lecteur potentiellement épris de noblesse d'esprit propre à une certaine littérature élective à se tenir prêt à nager dans le poison de l'hypermodernité que l'époque nous inflige. La présence de ces auteurs, de bon matin, réveille donc de ce sommeil dogmatique et révèle cette distinction toute particulière « qui est

à la fois élégance et singularité », loin du vulgus, de la promiscuité houleuse des corps interchangeables se trainant hors du lit tout empressés qu'ils sont d'être avalée par la bouche assoiffée du métropolitain. « Travailler plus pour penser moins », peut-on déceler sur les visages ternes et blafards des « salariés surmenés du vide » comme les appelait très justement Guy Debord. En effet, malmenés les salariés dans l'ère de l'Esprit du vide. Car quel est enfin le poison qui entoure la littérature, elle qui « n'existe pas mais est » ? Sous toutes ses coutures et sous toutes les misérables et bonnes intentions possibles : l'argent roi bien mal acquis qui fait tourner et aimante les têtes molles pour cinq semaines annuelles de châteaux de sable à la plage, la sempiternelle morale des « femmes et des hommes de bien » toujours voilés dans les vieux travestissements de la volonté de puissance, l'aigreur jalouse et compulsive à l'égard de tout poète potentiel, le manque d'imagination des suiveurs en règle générale et la fausse subversion de leurs maîtres (plus ou moins à penser) ; le regain forcené du conformisme, le désir de pouvoir qui, sous ses beaux airs d'aider le semblable plein d'espoir, ne compte que sur sa pitoyable ascension, la mièvrerie des « petites affaires privées » des romans en tête de ventes s'étalant sur les étagères, le militantisme idéologique en manque d'universel, les rêves minables de la petite bourgeoisie et de celles et ceux qui ont finalement les mêmes rêves tout en les refoulant par *hainamoration* envers la caste qu'ils et elles souhaiteraient dans le fond tellement incarner.

Dans un entretien accordé à *Ligne de risque*, Zagdanski parle de « l'expérience physiologique » qu'il a de la littérature, s'écartant par là même d'une conception culturelle ou intellectuelle la réduisant à une activité sociale distrayante. Car en effet, rien n'est moins social que la lecture. Elle place celui ou celle qui en fait l'expérience hors de portée, loin du tout-ensemble de la société. On a d'ailleurs tort de sous-estimer ses effets là où certains fanatiques ont entrevu son vaste pouvoir en en privant l'accès aux femmes. Danger. On mesure mal encore comment une lecture à première vue anodine peut allumer comme desirs ancrés de vie libre chassés par le moi social, cette création dressée à demeurer sage comme l'image — ce mirage — que l'on nous sert de la communauté rassemblante des hommes. Danger pour le gros Animal social qui n'a cessé de couper les têtes frondeuses qui se risquent à sortir du peloton. Danger là où l'individu, à l'insu de tous, étendrait le domaine de ses sensations, accroîtrait sa lucidité sur le devenir simulacre du monde, ou plutôt sur le devenir monde du simulacre. Il y a eut trop de désordre dans le passé, on occupe maintenant les cervelles avec le panel de besoins propres à assécher toute impulsion vers ce qu'il y a de plus libre. Car c'est un fait que la lecture peut faire entrer, un par un, dans le cercle possible mais difficile d'un réveil du cauchemar de l'histoire. Car en y songeant attentivement, qu'achète-t-on concrètement en s'entourant d'une muraille de livres se tenant fermes pour le combat spirituel ? Rien moins que du temps de vie libre, rien de moins que du temps libre où la pensée peut se déployer en toute liberté pour un peu que le lecteur ne lise pas seulement que des yeux et s'achemine vers une littérature qui fait passer par l'expérience qu'elle déploie du côté d'une puissance de vie accrue. Une littérature enluminée faisant face au dévaste planétaire, le traversant pour mieux renaître de ses cendres. François Meyronnis, dans *De l'extermination considérée comme un des beaux-arts*, note avec précision qu'« affronter le ravage et l'endurer suppose de refaire son corps — en tout cas, de se dégager de celui qu'ont légué les familles, les agrégats ». L'auteur remarque aussi qu'« en lisant vraiment, on trouve

sa mort, *puis* une naissance : c'est le véritable ordre. Un livre digne de ce nom est une *Pierre-Passe-Diable* ». Ainsi, celui qui se place à l'écoute et perce une trouée donnant sur l'événement — lequel événement ne peut être décrit de l'extérieur, étant un gouffre, un abîme qu'il faut traverser et d'où toute parole se désintègre et peut, en trépassant la frontière dans la descente du Maelström, refaire surface et atteindre ce que la parole a de plus propre, sa nervure— « apprend à être en société comme s'il n'y était pas, et néanmoins à être présent sur un mode *augural* ; attentif aux auspices et aux présages, soucieux des signes et des influences ». Le témoin qui a fait l'expérience d'une telle percée a déposé son costume de forme humaine. Désormais, on ne peut plus l'identifier au semblable. Dans l'entre-deux où il a pris place, le témoin de ce qui néantise le souffle le plus infime de vitalité ne ressemble plus aux hommes qui l'entourent bien qu'il n'ait point de peine à se dissimuler dans les appareils de l'espèce dont il ne nie pas être issu, du moins. Ce créateur supérieur d'évangiles s'est façonné, dans la tempête, un nouveau corps et tout un panel augmenté de sensations nouvelles, de perceptions inouïes. Ce qu'on pointe chez ce témoin qui a expérimenté les abîmes ? De tenir une parole qui échappe au mur de la représentation et déstabilise le sens commun ; d'être le porteur d'un dire qui a rompu avec l'expression humaine

*

Persiste encore des dangers pour l'arpenteur-poète potentiel, dangers de tout temps qui, et ce n'est pas un paradoxe, ne cesse de croître dans nos sociétés dites démocratiques. Tracer les contours de ces risques qui guettent est cependant possible : il y a la verbosité cloisonnée de l'universitaire spécialisé qui s'est fait rentier du savoir entendu comme propriété ou, sur un autre versant qui le rejoint, le vieux reste de chamaillerie sur qui s'appropriera la mémoire des feus penseurs qui ont fait œuvre avec comme sous-bassement tout la ripaille stalinienne de la France de Moscou qui en est encore aux procès des plus banales intentions qui la tourmentent. Verbose du politique finassier, carriériste jusqu'à la corde et de la cour de médiatistes complices dans les coulisses ; verbiage mercantile continu du matraquage publicitaire qui colonise et occupe le « temps de cerveau humain disponible » quand ce n'est pas pour la vendre cette plage temporelle de cervelle « libre » — cet infime laps de temps encore ouvert, non asservi donc si précieux, et qui hélas se raréfie — que l'on arrache au quidam comme l'a bien exprimé un bel imbécile tout fier qu'il était de son cynisme marchand de tapisserie. Comble de la mauvaise plaisanterie, cet ancien président-directeur général d'une chaîne de télévision française, devenue sous son égide leader en Europe, remporte un award à New York le proclamant meilleur directeur de télévision ; sur quoi, l'industrie du décervelage arrose à grands frais les agents de son propre fonctionnement. Un échantillon de ses déclarations pas plus tard que 2004 : « Or pour qu'un message publicitaire soit perçu, il faut que le cerveau du téléspectateur soit disponible. Nos émissions ont pour vocation de le rendre disponible : c'est-à-dire de le divertir, de le détendre pour le préparer entre deux messages. » Encore un : « Rien n'est plus difficile que d'obtenir cette disponibilité. C'est là que se trouve le changement permanent. Il faut chercher en permanence les programmes qui marchent, suivre les modes, surfer sur les tendances, dans un contexte où l'information s'accélère, se multiplie et se banalise... » Un dernier : « La télévision, c'est une *activité sans mémoire* [je souligne]. Si l'on compare cette industrie à celle de l'automobile, par exemple, pour un constructeur d'autos, le

processus de création est bien plus lent ; et si son véhicule est un succès il aura au moins le loisir de le savourer. Nous, nous n'en aurons même pas le temps ! [...] Tout se joue chaque jour sur les chiffres d'audience. Nous sommes le seul produit au monde où l'on "connaît" ses clients à la seconde, après un délai de vingt-quatre heures. » Dans cette perspective les émissions sont donc choisies et calibrées de telle sorte qu'elle permettent principalement de ménager l'activité cérébrale du spectateur à la sollicitation ciblées des réclames, d'où la qualité des programmes... Lesquelles grilles de programmes sont servies aux spectateurs, ces êtres *sans-mémoires* voulus par l'industrie du divertissement télévisuel et réduit aux chiffres d'audience qu'ils représentent les yeux rivés sur l'écran : ils sont devenus eux-mêmes le Chiffre, un à un, faisant nombre, à leur insu. Il y a un très beau passage, dans une nouvelle sublime de Francis Scott Fitzgerald, *La Fêlure*, où l'auteur prédit le devenir du roman face au rouleau compresseur, au compacteur des foules naissant que représente le cinéma parlant. Nous sommes alors dans l'entre-deux-guerres vers 1930 et Fitzgerald dit qu'à l'époque où son écriture s'est affinée, le roman était « l'instrument le plus solide et le plus souple qui permît de faire passer émotions et pensées d'un être humain à l'autre ». Mais il écrit que l'art du roman, dès 1930, est entrain de se subordonner au cinéma, à cet « art mécanique et communautaire incapable, que ce soit aux mains des marchands de Hollywood ou des idéalistes russes, de refléter autre chose que *la pensée la plus banale*, que l'émotion la plus évidente. » L'auteur dit encore, lui qui fut un temps scénariste à Hollywood à la fin de sa vie, que ce prétendu « septième art », comme on le qualifie en France depuis les années 1920, est un art dans lequel les mots sont soumis aux images, dans lequel la personnalité doit s'user à prendre « l'engrenage le plus bas que la collaboration exige inévitablement ». Fitzgerald est obsédé par les proportions délirantes que prend la naissante industrie du film parlant en terme de mutation générale chez les spectateurs de ce spectacle à grande écoute. Changement décisif que la consommation de ce nouveau divertissement — lequel accapare l'attention de la majorité — fait surgir dans les esprits. Il entrevoit « la subordination du pouvoir du mot écrit à un autre pouvoir, à un pouvoir plus scintillant, plus *vulgaire*... », et en vient même à parler d'une « indignité fondamentale ». C'est toute la puissance infinie du verbe qui souffle à travers la littérature qui se voit réduite à la motion d'images figées dans le temps et l'espace. Fitzgerald ne s'en remettra pas — son œuvre si — de cette attaque contre la noblesse du roman, lui qui a mis, sa vie entière, la littérature au-dessus de tout. Dans cette même nouvelle, l'auteur met en évidence la *nécessité du combat* qu'il a tenue en équilibre durant toute sa vie d'écrivain avec la conscience que cet effort à étendre sa « ligne de combat », bien que celui-ci triomphera dans l'ombre du monde, ne peut être relégué par la société qu'au rang de futilité. Il précise que malgré les maux domestiques, professionnels et personnels, cette activité d'une vie requiert de se maintenir « comme une flèche tirée du rien vers le rien avec une telle force que seul la pesanteur finirait par l'amener à terre ». C'est sur la durée de son impact que l'écrivain surclasse la consommation rapide et vite oubliée du cinéma de masse là où la marque de l'écriture s'étend progressivement, au fil du temps, en profondeur. Car comment qualifier un bon livre ? Par ses effets instantanés d'une part, dynamite immédiate (Nietzsche), et ou par son influence diffuse, à rebours, dans les souterrains de l'âme humaine au long cours. Les chefs-d'œuvre ont ceci de particulier qu'il conjuguent ces deux alchimies explosives à la fois sur les esprit, d'où le contrôle sensible de la police. Ainsi, l'écrivain n'aura peut-être pas l'influence d'un homme à fortes convictions politiques ou religieuses, dit Fitzgerald — ce qui

reste à prouver —, mais il conservera la chose la plus précieuse pour sa propre prose : son *indépendance*. Il y a d'ailleurs tout un roman à faire sur le combat que mène un écrivain pour illustrer la phrase qui ouvre la nouvelle *Who's who — And Why* du même Fitzgerald : « L'histoire de ma vie est celle du conflit entre un besoin irrésistible d'écrire et un concours de circonstances acharnées à m'en empêcher ». Obstacles revenant sans cesse dans la vie d'un écrivain conséquent et qui prennent souvent les mêmes habits à travers les époques différentes. L'acte de lire lui-même est, chez l'écrivain, un franchissement qui demande, en plus d'une concentration aiguisée à toute épreuve, une réelle force de détachement face aux ordres assés quotidiennement et de toutes sortes : sociaux, domestiques, professionnels, familiaux. Les ordres dont le gros Animal social se nourrit machinalement se profilent chaque jour dans un acharnement à l'usure persistante. C'est le « but réel de la vie », comme le qualifie Fitzgerald, qui est mis en péril par le rideau d'adversité continuelle et fidèle au poste dont on entoure toute singularité vivante qui aurait l'outrecuidance de désertier, même clandestinement et en silence, le troupeau. Que l'écrivain qui ne s'enrobe pas dans son œuvre du bloc de bons sentiments agréés par la société sentimentale ne s'étonne pas du peu de reconnaissance dont il fera l'objet, à moins d'être détourné pour servir la cause commune rassemblant les semblables qui tissent, fourmi servile parmi les fourmis, leur liens social, ce fameux lien social qui les maintient dans la cage des limites. On mesure l'étendue du quiproquo tendant au contresens avec l'exemple du détournement volontaire et journalistique du terme « beat » chez un auteur comme Kerouac, lui qui répondait non sans ironie : « I'm a Catholic, not a beatnik. » De même, il est vain d'essayer d'en finir avec un écrivain en essayant de le figer une bonne fois pour toute dans un récit biographique là où justement il ne peut y avoir de biographie totale d'un bon romancier ; ce dernier, comme le dit finement Fitzgerald, étant « trop de monde à la fois ».

*

Il est question, pour l'écrivain et comme le souligne Zagdanski dans un texte consacré à *L'art de la guerre* de Sun-tse, de mettre le monde à nu, de coucher sur le papier ses obscurités aussi bien que ses éclaircies. Ainsi, le père des stratèges taoïstes et du combat comme salut, recommande-t-il d'attaquer à découvert, mais d'être « vainqueur en secret ». Le puissant stratège chinois indique que c'est en feignant le désordre et en ne manquant jamais « d'offrir un appât à l'ennemi pour le leurrer » que ce dernier en viendra à la déroute. Stéphane Zagdanski souligne encore une fusée de cet auteur passé maître dans la guerre de l'art : « Simulez l'infériorité pour encourager l'arrogance de l'ennemi ». Dès lors, l'écrivain peut en venir à se faire sous-estimer, à passer pour moins intelligent qu'il n'est, à se glisser dans la peau du malade comme Proust ou Kafka afin de mener à bien l'œuvre qu'il déploie sans discontinuité et dans l'ombre ; comme Saint-Simon : il vit le jour affublé des apparences les plus régulières qu'une vie dans les normes à la cour requiert pour mieux réveiller, la nuit tombée, la puissante énergie souveraine qui fait défiler le monde et le dénude au gré de la plume.

*

Joies de la main à plume. J'attends ce moment précis où la main qui écrit et l'esprit ne font qu'un. Cet instant de foudre convoque tout votre être, tout votre vécu jusqu'à l'enfance. Les lectures passées rejaillissent comme autant de merveilles qui ont constellées certaines nuits. Tout est concentré sur ce geste fulgurant d'où se trace et se sculpte l'emportement des mots jaillissant sans prévenir. La main devient alors cet instrument exécutrice d'un dessein s'échappant de la seule volonté de celle ou celui qui s'y abandonne. Un chant se fait entendre là où il n'y avait nul chant. Une musique nouvelle s'écrit avec la sensation étrange d'une intimité partagée, comme si ce chant attrapé au vol provenait d'une partition plus ancienne, bien que celle-ci soit toujours *en avant* et sonne comme jamais chant n'avait été scandé.

Je cherche cette sensation qui s'ouvre à tous les sens et prend allure d'une épiphanie fêtant la présence du corps à lui-même, où *la vérité dans une âme et un corps* se laisse approcher, posséder par éclairs. Ces instants de foudre qui allument l'esprit de mille feux et vous font renaître dans une trombe d'éclaircies. Dans ce recueillement, le corps se fait Verbe dans une débauche de mots, lesquels, dans un recroisement rapide, se font chair à leur tour. Une ivresse alors légère et profonde vous envahit. Le corps biologique laisse tomber ses poids qui le maintenaient en le mortifiant. L'esprit délaisse ses fixations, ses idées qui ruminent en rond. L'homme de mots aux mille lettres, en habitué qu'il est, entre à l'aube dans ce cercle vertueux de la parole qui sourit. Mettons quoi, un seul paragraphe sous sa plume, et sa journée entière scintille jusqu'au coucher; le sommeil n'est dès lors plus troublé.

*

15 mai 2013 - Cérémonie d'ouverture du festival de Cannes sous l'égide de la nouvelle adaptation de *Gatsby le Magnifique* avec Leonardo DiCaprio en *Gatsby*; place au spectacle donc et quatrième adaptation du roman éponyme de Francis Scott Fitzgerald; dans le même temps sort un recueil d'interviews inédites dudit auteur qui a pour titre *Des livres et une Rolls*; Fitzgerald est encore plus net quand vient le moment de s'exprimer sur la machine cinématographique: « Je me suis essayé aux scénarios dans le bon vieux temps. Ils me sont toujours revenus refusés. Mais voici que l'on m'adapte à l'écran. J'ai idée qu'il doit être difficile de faire entrer ma production dans *le moule conventionnel* du cinéma, avec sa *mièvrerie crissante* et son *victorianisme installé*. » (je souligne). Au cinéma, les « trucs relevés », comme il les appelle, n'ont rien de vivant pour lui. Tout est dit. Est-il donc nécessaire d'entamer la critique de cette quatrième adaptation modernisante de *Gatsby le Magnifique*? Non... Tout a été prédit par l'auteur lui-même sur le devenir cinéma de son œuvre: la boucle a déjà été bouclée.

*

17 mai - « Je suis né en mai, c'est moi le printemps. » Dîner à l'Impérial Palace face à l'eau avec Méthilde. Un quart de lune se miroite dans le lac et le rosé dans la glace. Soirée arrosée, roulette du Casino qui tourne tourne... On joue, on gagne et on s'en va dans un endroit moins kitsch pour finir la soirée. La gaieté voyageuse et élevée file au bout de la nuit.

*

L'Écrivain aux mille masques, dont seul le nom est habitable, aux confins de sa singularité éthérée et inquiétante, n'a pas de fin, écrit aussi vite que Saint-Simon, se retourne contre la mondanité dont il fait partie et déploie avec grâce l'honteuse anal-logique qui règne dans toute société aussi rapidement que Proust, fuit et change de rive pour échapper aux créanciers comme Balzac, sait jouer la comédie comme Céline, élève son propre portrait en artiste comme Joyce, s'éclipse souterrainement à tout emploi et agrégat familial et, à défaut de plaire à tous, plaît surtout aux femmes comme Kafka, se dérobe souverainement à quelconque travail — excepté celui de manier de manière alchimique ses lettres lascives — comme Debord, est initié au divin Bordel — dans une gratuité sans pourquoi qui n'a pas de prix — et dès l'enfance admis au *noir mystère* comme Baudelaire, a fait *la magique étude du Bonheur, que nul n'élude* et se retire d'une vie de labeur pleine d'ennui à toute blinde en sachant saluer la *beauté, l'Éternité et la mer mêlée au soleil* comme Rimbe, s'étonne toujours enfin de se refléter dans ce somptueux tableau de *L'Homme à l'épée*.

Antoine Romanet